

Un fou dans une poche! Du théâtre français au début au régime anglais

André-G. Bourassa

Numéro 35, automne 1993

Que le spectacle commence!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

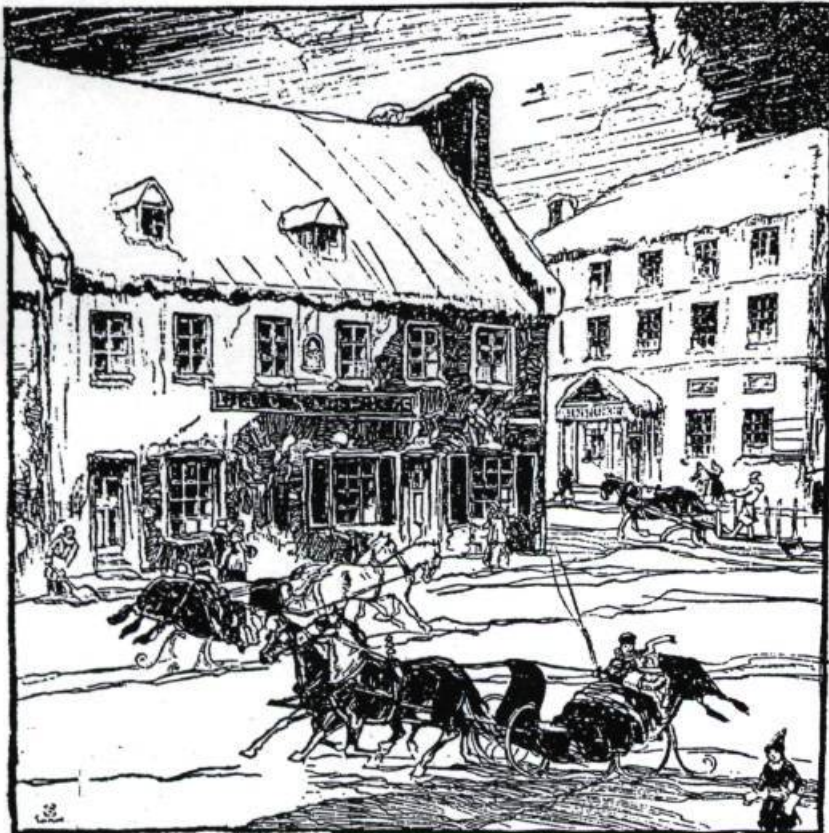
Bourassa, A.-G. (1993). Un fou dans une poche! Du théâtre français au début au régime anglais. *Cap-aux-Diamants*, (35), 26–30.

Un fou dans une poche!

Du théâtre français au début du régime anglais

En 1839, Durham constate l'absence de scène nationale au Canada français. Pourtant un théâtre francophone est apparu au lendemain de la Conquête, produit par des calvinistes ou des huguenots en provenance de Londres et des États-Unis ou par des Français venus soutenir la guerre d'indépendance américaine. Ces premières troupes d'acteurs présentent à la population du Bas-Canada des comédies, des opérettes, des pantomimes, etc.

par André-G. Bourassa



Le Café Dillon établi dans l'ancienne résidence du notaire Antoine Foucher à l'angle sud-ouest de la Place d'Armes et de la rue Saint-Jacques. (Archives de l'auteur).

IL EST IMPORTANT POUR COMPRENDRE UNE PARTIE de notre histoire culturelle, de connaître l'existence d'une culture francophone au XVII^e et au XVIII^e siècle dans l'axe actuel New York – Montréal.

Dès 1614, les Néerlandais établirent un poste de traite au nord de la rivière Hudson, le Fort Nassau, aujourd'hui Albany. Or, en 1624, ce sont trente

familles francophones calvinistes fuyant les Flandres où sévissait l'Inquisition espagnole qui furent les premières à obtenir l'autorisation, sous la direction de Jessé de Forest, de coloniser la région. Ils remplacèrent le Fort Nassau par le Fort Orange et fondèrent la Nouvelle Amsterdam.

Les cartes néerlandaises, dont celle de Nicholas Visscher en 1654, désignaient tout le territoire de la côte du sud-est atlantique jusqu'au fleuve Saint-Laurent du nom de «Nova Belgica — Nieuw Nederlandt».

Champlain avait prévu dans son mémoire de 1618 ce jalonnage protestant entre Manhatte et Hochelaga et réclama l'implantation à Hochelaga d'une mission dont la fidélité à la France catholique fût à toute épreuve, ce qui n'obtint d'écoute qu'avec l'entrée du cardinal Richelieu au Conseil du Roi en 1624. Ce dernier, d'ailleurs, interdit en 1627 l'envoi de colons protestants en Nouvelle-France. Qu'on ne se fasse pas d'illusions, Ville-Marie, fondée en 1642, l'année même du décès de Richelieu, fut une création purement politique qui manipulait quelques saints missionnaires pour la cause de l'État.

La persécution des protestants en France ne fit qu'enrichir cette «Nova Belgica» que les seigneuries sulpicienne et jésuite de Ville-Marie et de Laprairie avaient du mal à contenir au sud.

Ce milieu francophone a continué de se développer sous le Régime anglais même si l'héritage culturel français tendait à s'estomper. On y commença très tôt à s'intéresser au théâtre puisqu'on a rapporté l'existence à New York d'un «New Theatre» dès décembre 1732 et de productions auxquelles s'intéressaient les Joachim Bertrand et Étienne de Lancy à compter de 1730.

Il y avait donc dans l'axe Manhatte-Hochelaga une richesse culturelle francophone qui se devait d'avoir un impact sur la vallée du Saint-Laurent. L'histoire du théâtre québécois d'après la Conquête nous en donne une démonstration flagrante.

Le passage d'Arlequin

À la suite du Traité de Paris en 1763 et de la possibilité offerte aux ressortissants français de rentrer en Europe, la dramaturgie française à Québec et à Montréal semblait destinée à une belle mort. Pourtant, dès novembre 1765, un Arle-

quin originaire de Berne, en Suisse, acteur, acrobate et directeur de troupe connu pour ses performances sous le nom de «Monsieur Dominique» à Londres, Bristol et Glasgow de 1742 à 1751, se présenta à Québec avec une troupe formée de Britanniques, d'Italiens et de Néerlandais. Le spectacle annoncé était produit par des villageois d'une côte voisine — Beaupré? — qui tenaient à se comporter «à l'imitation des bourgeois de Québec». Elles n'étaient sûrement pas Dames de Sainte-Anne puisqu'elles firent représenter par Dominique, en plus d'une comédie d'un poète local, le sieur Lanoux, intitulée *Les Fêtes villageoises*, des extraits de l'opéra bouffe *Vénus et Adonis*, que le danseur wallon Jean-François de Hesse, dit Deshaies, originaire de La Haye, venait de créer à la Comédie Italienne de Paris. On ajouta d'autres arias et des pas de ballet du même auteur, le tout se terminant par «un grand Bal [et...] toutes sortes de rafraîchissements [...] en sorte que Bacchus et Venus s'accordent ensemble afin que les plaisirs ne soient pas troublés» (*La Gazette de Québec*, 24 octobre 1765).

Cette joyeuse soirée avait été précédée en avril par des «tours d'équilibre» et une pantomime, *le Festin de Pierre*, dans la version créée par un Arlequin qui s'était joint à la Comédie Italienne de Paris en 1661, Domenico Biancolelli dit Dominique; 73 de ses canevas avaient paru en français entre 1735 et 1750. Il s'agit ici de la version qui se termine par le fameux «air du catalogue» où Arlequin lance dans l'assistance un rouleau dont il retient un bout et qui contient la liste de ses conquêtes; il en fait lecture en s'écriant: «Voyez, Messieurs, si vous n'y trouverez pas l'une de vos parentes!». L'emprunt était d'autant plus facile qu'une version de Molière empruntée aux Italiens, *Don Juan ou le Festin de Pierre*, datait d'exactement cent ans au moment de la création québécoise. Bien que surtout gestuelle, la version pantomime soulevait des préjugés comme on le rappelle à propos d'une interprétation de John Durang à Philadelphie durant l'hiver 1796-1797; ce dernier l'a souvent reprise, entre autres en Bas-Canada, durant sa tournée de 1797-1798. La version de Molière a été présentée à Québec en 1795 dans des décors de François Baillaigé (*La Gazette de Québec*, 19 novembre 1795).

Après la Conquête, les premiers Molière au Canada avaient été présentés à Montréal en février 1774. Il s'agissait du *Bourgeois gentilhomme* et du *Médecin malgré lui*, dirigés par le capitaine Edward Williams de la Royal Artillery et joués dans le grand salon du notaire Antoine Foucher, sur la Place d'Armes.

Williams a aussi monté une comédie de clercs, *M^e Bonne*, qui semble faire référence au nom des seigneurs du Sault-Sainte-Marie, de Nouvelle-Longueuil et de Soulanges qui prétendaient des-

centre du connétable François de Bonne, duc de Lesdiguières, ce qui, semble-t-il, attirait les quolibets des compatriotes. L'un d'eux, Pierre-Amable de Bonne, fut reçu avocat en 1780 — puis juge.



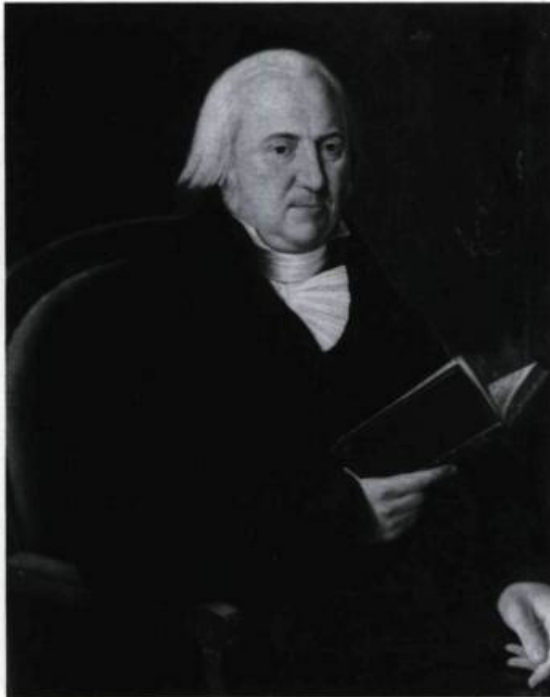
Bonne signa en 1784 un manifeste contre-réformiste dont le sujet fut débattu à Londres en 1788, ce qui le mit en opposition avec le gouverneur Guy Carleton, Lord Dorchester. Sa fidélité à Burgoyne à qui Londres avait confié les pouvoirs militaires qu'on avait vivement retirés à Carleton n'avait sûrement pas aidé à les rapprocher non plus. Ce dernier avait déjà échoué une première fois en 1774 dans sa tentative de remplacer le Code français par la Common Law et les clercs catholiques par des clercs calvinistes ou huguenots qui acceptaient le Serment du Test et avaient une formation en Common Law. D'où la réaction initiale de Bonne. Il y avait matière à comédie.

«Nova Belgica — Nieuw Nederland» carte de Nicholas Visscher, Amsterdam, 1651-1655. (Collection de la New York Historical Society).

BY PERMISSION of His EXCELLENCY the Governor, and of the Magistrates of this City,
On Monday the 15th Instant,
 WILL be performed by Mr. PETER CHARTIER, and his Company of Comedians, a Comedy called *PETER'S FEAST* (or le *Festin de Pierre*) after which the Company will be entertained with several Performances of Equilibrium.
 At the House of Mr. JOHN KING, at the Sign of the City of Quebec, in the Lower-Town of Quebec, where those Gentlemen will find all Sorts of Refreshments.
 * * * TICKETS to be had at said Mr. King's, at different Prices, viz. at Two Dollars, One Dollar, and Two Shillings and Six-pence.
 Par Permission de Son Excellence Monsieur le GOUVERNEUR, et de Messieurs les Magistrats de cette Ville,
 LE SIEUR PIERRE CHARTIER, et sa Troupe Comédienne, se propose de donner au Public, Lundi prochain, le 15 de ce mois, une PIÈCE de COMÉDIE, intitulée *Le FESTIN de PIERRE*, suivie de plusieurs TOURS d'EQUILIBRE; — A la Basse-Ville, à l'Enseigne de Québec, chez le Sieur Jean Roi, où ces Messieurs trouveront toutes sortes de Rafraîchissements.
 * * * Les Billets se distribueront chez le dit Sieur le Roi: Les prix seront de deux Pistres, d'une Pistre, et de deux Chelins et demi.

Le 11 avril 1765, Pierre Chartier et sa troupe Comédienne annoncent dans «La Gazette de Québec» qu'ils présenteront la comédie «Le festin de Pierre». (Archives de l'auteur).

Cette porte ouverte aux calvinistes et aux huguenots de Grande-Bretagne et des colonies britanniques eut des conséquences culturelles très importantes pour la littérature et le théâtre du Bas-Canada. On associe parfois la renaissance du théâtre français en Bas-Canada à des officiers britanniques comme Williams et Thomas qui auraient joué des pièces de garnison en français pour un auditoire surtout anglophone. C'est pour



Pierre-Amable De Bonne (1758-1816), avocat, fonctionnaire, député et juge serait le sujet principal d'une pièce de Edward William intitulée «M^r Bonne». (William Berczy, 1808, Musée du Québec).

le moins paradoxal. En réalité, un officier britannique comme le gouverneur général Frederick Haldimand — qui accorda au brigadier-général Allan MacLean en 1780 la permission d'installer une troupe, les Jeunes Messieurs Canadiens, dans le vestibule ou narthex de l'église abandonnée des jésuites — était non pas anglais mais vaudois francophone de la région de Lausanne où il est né et décédé.

Les Jeunes Messieurs Canadiens

Le directeur de la troupe des Jeunes Messieurs était le capitaine Joseph Quesnel, originaire de France. Son navire avait été arraisonné par les Britanniques en 1779 pendant qu'il faisait voile de Saint-Malo à New York, chargé d'armes pour l'armée américaine. Il était écrivain et compositeur, offrant en 1789 l'opérette *Colas et Colinette*, créée à Montréal en 1790 et éditée à Québec en 1808. Dans ses expériences d'amateur de 1780 comme dans celles qui suivent l'incorporation professionnelle de la troupe comme «théâtre de société» en 1789, il reçut la collaboration constante de Pierre-Amable de Bonne, Jacques-Clément Herse, Joseph-François Perrault, Jean-Guillaume De Lisle, Louis Dulongpré

et François Rolland qui, comme lui, arrivaient de l'étranger.

Herse — ou Hersé — était un imprimeur français engagé à Philadelphie par Fleury Mesplet en 1776. Ils étaient venus avec la délégation américaine dirigée par Benjamin Franklin sur les traces des Américains qui avaient pris une partie de la «Province de Québec» en 1775. Herse et Mesplet décidèrent de rester. C'est cette armée en déroute que Burgoyne avait été chargé de poursuivre avec Saint-Léger à la place de Carleton. Herse était procureur en 1785 et garde des sceaux de l'ordre maçonnique des Frères du Canada en 1790.

Perrault, né à Québec, vivait depuis 1772 à la Nouvelle-Orléans, à Saint-Louis puis au Détroit. Clerc de l'avocat Pierre Mézières en 1790, il devient protonotaire en 1795. On lui doit quelques livres sur le droit britannique dont le premier fut publié par Mesplet.

Dulongpré, né à Paris, vint en Amérique en 1776 avec l'escadron du vice-amiral Jean-Baptiste comte d'Estaing. Attaqué par les Britanniques devant Newport (Rhode Island), les Français firent voile vers les Antilles d'où Dulongpré partit rejoindre les troupes du comte de Rochambeau aux États-Unis. Il travaillait à Albany quand il vint à Montréal en mai puis en décembre 1785. Il n'est pas impossible que ce travail ait été celui d'aménager une scène pour la troupe d'Allen et Moore qui s'y trouvait en novembre en attendant l'ouverture de la navigation vers la «Province de Québec» et qu'il se soit rendu avant eux à Montréal pour leur aménager une salle. Il ouvrit par ailleurs en octobre 1787 à Montréal, sur la rue Campeau — aujourd'hui Saint-André, entre Viger et Lagauchetière, côté est —, ce qu'il désignait comme une école de musique et de danse dans laquelle il construisit un théâtre où il prit en charge les décors.

François-Roch Rolland, en poste à Laprairie, était originaire de l'Île de Ré, près de La Rochelle. Il venait d'épouser Angélique Boisseau, nièce du seigneur des Mille-Îles et fille de Nicolas Gaspart Boisseau, écuyer, greffier de la Cour des plaidoyers communs et archiviste du district de Québec.

La troupe des Jeunes Messieurs a fonctionné pendant plusieurs années, de 1780 à 1808, désignée tantôt par son nom, tantôt par son titre. À Montréal, on sait qu'elle donna, entre autres, *Les Fourberies de Scapin* en 1781 et *Colas et Colinette* en 1790. Elle reçut un solide appui moral dans la *Gazette de Montréal* de la part de Mesplet, contre les attaques du clergé.

Les fonctions officielles de certains membres fondateurs amenèrent la troupe à se déplacer à Qué-

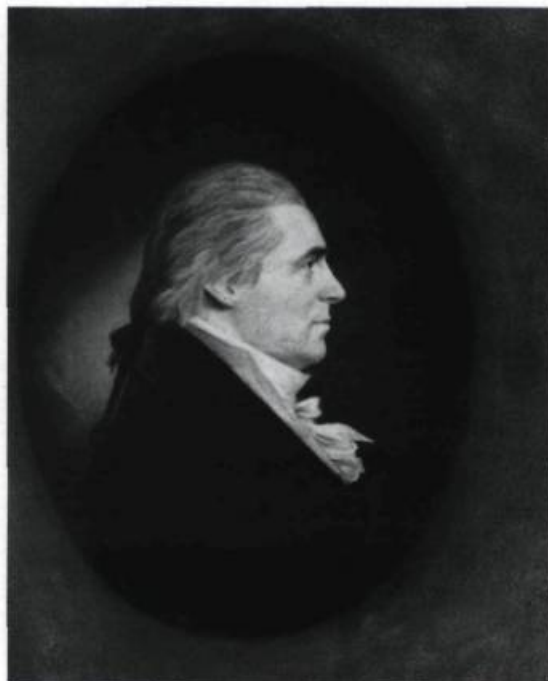
bec et à recruter des membres plus jeunes, mais pas moins occupés pour autant, par exemple Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, Michel-Flavien Sauvageau et François Romain. À Québec, «Les Jeunes Messieurs Canadiens» ont présenté en 1791, dans la salle des Francs-Maçons, à l'étage de la taverne de John Franks, rue Buade, *Le Malade imaginaire*, *L'Avare* et *Le Barbier de Séville*. En 1792, c'est dans la casemate de la porte Saint-Louis, aménagée à cet effet par le Duc de Kent, qu'on donne *Le Médecin malgré lui* et *La Comtesse d'Escarbagnas*. Pour la saison suivante, 1792-1793, la troupe loge dans la salle du marchand Alexandre Menut de la rue Saint-Jean, aménagée et décorée par Baillaigé, et offre huit productions: *Les Précieuses ridicules*, *L'Avocat Patelon*, *George Dandin*, *Le Bourgeois gentilhomme* et des reprises.

Un comité s'est formé en 1802 chez Louis Panet pour voir au financement de la compagnie, avec une mise de fonds divisée à parts égales entre les membres Salaberry, Carron, Sauvageau, Romain, Denéchau, Duberger, Delamarre et Lehouillier. On aménagea dans la côte de la Canoterie, près de la porte Hope, le petit Patagonian Theatre de 200 places, où l'on présenta en 1804-1805 *Le Mariage forcé*, *Les Plaideurs* et trois reprises. La troupe reçut alors une «apology» de John Neilson, éditeur de *La Gazette de Québec* (21 mars 1805) prônant la construction d'une plus grande salle, et une autre de Thomas Carey, acteur, avocat et poète, fondateur du *Quebec Mercury*. On eut deux saisons en 1806-1808, au Théâtre de la rue des Jardins, en haut de la taverne d'Amstrong, avec François Romain qui reprit *Colas et Colinette*.

On sait peu de choses du théâtre que tenta de fonder François Baillaigé à son retour de France, sinon qu'il y œuvra, surtout comme scénographe, de décembre 1785 à août 1786, participant en particulier à une production des *Fourberies de Scapin*. Il peignit également coulisses, loges et scènes en décembre 1792 et janvier 1793, pour la salle Menut, et fournit deux décorations en novembre 1795 pour la présentation de *Don Juan* à Québec.

La guerre entre Britanniques et Américains dura cinq ans, de 1776 à 1781. Il faudra en attendre cinq autres avant que des troupes américaines viennent s'installer dans la «province de Québec», comme celle d'Allen et Moore dont les membres, y compris le danseur et comédien Étienne Bellair, s'installèrent à Montréal ou à Québec. En avril 1788, une autre troupe professionnelle vint des USA à Montréal. Elle était sous la direction de Jean Donegani, de Moltrazio en Lombardie, et de Thomas Delvecchio du lac de Côme. Donegani était accompagné de sa femme, de leurs trois fils, de leur fille Thérèse et de leur neveu Joseph. Au début, Delvecchio et Donegani

annoncèrent des spectacles de soufflage de verre et autres démonstrations d'adresse à l'Hôtel de la veuve Malo dont ils partagèrent la salle avec Allen. Donegani en vint à posséder un hôtel à Pointe-aux-Trembles et deux à Montréal, le plus connu étant «À l'Enseigne des Trois Rois», du côté est du Vieux-Marché (Place-Royale) où ses gens se produisaient comme «compagnie d'acrobates, de danseurs de cordes et de bouffons».



Louis Dulongpré (1759-1843) œuvre à Montréal en 1787, dans «ce qu'il désignait comme école de musique et de danse mais dans laquelle il construisit un théâtre où il prit en charge les décors». (Musée du Séminaire de Québec).

«La Compagnie du Sieur Donegani» donna ses premières performances connues à Montréal, d'août à octobre 1788, ensuite à Philadelphie en 1790, à New York en janvier 1791, à Montréal en décembre 1791, à Philadelphie en février 1792 puis à Montréal en septembre de la même année, avec ses chiens savants et une «variété de Tours de Souplesse très curieux». Pourquoi les journaux américains désignaient-ils ces Italiens comme «Frenchmen» et «Company of French Acrobats»? Parce que c'est la Cour de France qui a rendu le ballet, la *commedia dell'arte* et l'opéra célèbres à travers l'Europe et amené plusieurs troupes italiennes des XVII^e et XVIII^e siècles à jouer en français pour faire concurrence au «Théâtre des Italiens» de Paris. Les Donegani, qui descendaient de leurs montagnes de Lombardie, ne faisaient que suivre une coutume établie depuis des siècles.

Astuce politique

On peut se demander s'il y avait une astuce de la part de Carleton, qui fut au pouvoir durant deux termes de dix ans, à faire venir au pays tous ces acteurs et gens de cirque francophones qui faisaient carrière dans les terres britanniques.



Située rue Buade à l'emplacement de l'actuel bureau de poste, l'auberge du «Chien d'Or» (édifice en pierre à droite) a aussi logé la taverne de Frank's et le Free Mason Hall. (Archives nationales du Québec).

Cette question, c'est un anglophone du temps qui l'a exprimée le premier: «Il a été avancé par les partisans de cette tactique [*scheme*], et de façon sans doute vraisemblable, que la partie cirque de l'établissement pourrait servir de porte d'entrée à nos amis canadiens qui ne sont pas amateurs de théâtre». Il parlait de l'expérience de Georges Blanchard et James West, de Philadelphie, qui offraient en 1823 des spectacles équestres dans le vieux cirque construit par John Ricketts, angle nord-est des rues McGill et Saint-Jacques, et présentaient du théâtre dans une salle qui était à proximité, soit à l'angle nord-ouest des rues Notre-Dame et Saint-Pierre, là où avaient joué Allen, Delvecchio et Donegani. Le *Quebec Mercury* était clair sur ce projet qui préfigurait certains propos de Durham: «Ne serait-il pas possible, par le biais d'un théâtre anglais bien ordonné, d'attirer certains des Canadiens français aux représentations de quelques-unes de nos plus belles pièces; les effets seraient indubitablement salutaires si on tentait de leur en faire partager les sentiments avec nos cœurs britanniques dans le plus grand des unissons [...]. Mais j'irai encore plus loin, jusqu'à dire que si les Canadiens français étaient occasionnellement entraînés vers nos théâtres, par amour de la nouveauté ou par attrait pour les décors et la musique, ils pourraient être attirés, même si leur connaissance de l'anglais au départ était imparfaite, à progresser dans la maîtrise de notre langue» (16 février 1832).

La tactique ne semble pas avoir fonctionné. Même si West et Blanchard ont été encouragés en 1824 à transformer le théâtre (*house*) qui était derrière l'Hôtel Mailhot de Québec en un Cirque Royal où pouvaient être offerts et leurs spectacles équestres et leurs pièces dramatiques. Même si José Villalave, qui occupait en 1825 les créneaux vacants de West et Blanchard, fut encouragé à reconstruire le vieux cirque de la rue Saint-Jacques, promu lui aussi en Cirque Royal, avec piste équestre et scène de théâtre.

Les «Canadiens», qui ont été humiliés pendant plusieurs années par l'embargo sur les tournées des troupes de France, ont pu voir des pièces françaises produites avec l'aide de professionnels francophones venant des pays britanniques.

Nous n'avons couvert ici que ce qui s'est passé sous les régimes de Murray, Carleton, Haldimand et Dorchester. Il aurait fallu parler de John Durang, né dans la colonie néerlandaise d'un père français et d'une mère allemande (ou wallon ou flamande) et qui était l'Arlequin de Ricketts en 1697-1698. Il aurait fallu parler de madame de l'Estrange-Usher et de John Bernard qui ouvrirent un théâtre à l'angle nord-ouest des rues McGill et Saint-Paul, juste en face du Collège de Montréal, dans ce qui allait devenir le deuxième hôtel Mansion House de Pierre Martinant.

Constats divergents

L'activité théâtrale était telle qu'il est surprenant de lire le commentaire de Lord Durham en 1839: «Malgré qu'ils soient descendants des gens de ce monde qui aiment et cultivent le plus la littérature dramatique, — malgré qu'ils vivent sur un continent où presque chaque ville, grande ou petite, a un théâtre anglais, la population française du Bas-Canada, coupée des gens qui parlent sa langue, ne peut soutenir de scène nationale».

Il est vrai qu'une bonne partie du théâtre français qu'on a pu voir en Bas-Canada a été produite sous la direction d'artistes venus de l'extérieur et que la situation s'était encore plus détériorée en 1837-1838. Mais ce que Durham ne dit pas, c'est que les acteurs de garnison français ont été pour la plupart retournés en France et que les acteurs et gens de lettres francophones qui étaient venus des pays britanniques et avaient des idées républicaines ou favorables au Congrès, comme De Sales Laterrière, Du Calvet, Jautard, Mesplet ou Quesnel, furent mis en prison. Sans compter André et Bonne, absents pour cause d'emprisonnement chez les Américains (le major André, scénographe d'une pièce du général Burgogne, fut d'ailleurs exécuté).

Durham n'a pu prévoir non plus qu'en 1839, qui est justement l'année de son rapport, la présentation de *La Mort de César*, sous la direction d'un ancien pasteur américain né en Suisse et pro-Congrès, Napoléon Aubin, se ferait sous la haute surveillance de la police. Il n'a surtout pas prévu que la soirée comprendrait une pièce sur les travailleurs, *Le chant des ouvriers*, écrite par Aubin, qui serait jouée par des syndiqués de typographie qui venaient, en 1827, de fonder l'une des premières unions de métier au Canada.

À certains immigrants français des États-Unis, le Québec doit des sociétés, des salles, des décors et trois écoles d'art (de littérature, de musique et de théâtre) — celles de Bellair, de Dulongpré et de Collier —, le premier journal de Montréal, la première édition d'une pièce de théâtre en Bas-Canada et la création de la première opérette du Canada et deuxième de l'Amérique du Nord. Nous devons décidément beaucoup à ces communautés de quelque 400 000 calvinistes et huguenotes qui furent si actives dans les grandes villes portuaires des États-Unis, de Boston à Charleston, de même qu'à celles de l'ancien axe Manhatte-Hochelaga qui a constitué leur voie d'accès. ♦

André-G. Bourassa est professeur au Département de théâtre de l'Université du Québec à Montréal.